

NATACHA
BOUSSAA

Il vous faudra
nous tuer



DENOËL

extrait de la publication

Il vous faudra nous tuer

Natacha Boussaa

Il vous faudra
nous tuer

roman

DENOËL

*À mes parents, à ma sœur, à Yann.
Et je n'oublie pas le rire galvanisant des amis,
ni ceux, trop tôt disparus, de Tatou et de son fils.*

PREMIÈRE SEMAINE

Vendredi 10 mars 2006, 15 heures

Faux sourire. Fausse politesse. Faux intérêt pour tout ce qui s'agite devant mes yeux. Combien de temps encore? Sur le cadran inflexible, les aiguilles ciblent l'ennui. Pourvu qu'on ne me demande plus rien. Attifée en hôtesse, je crève derrière le comptoir de réception d'un building de verre. J'accueille les visiteurs, comme si l'on pouvait encore être accueilli quelque part. Je répartis les appels téléphoniques vers les différents postes, comme si l'humanité en dépendait. Je prête attention à tous les cadres supérieurs, directeurs de service, assistants et autres sommités qui entrent dans le hall, incessant ressac d'insectes. Je fais face à leurs regards mi-méprisants mi-concupiscent, lorsqu'ils me saluent, me demandent un badge, en agitant leur montre à plusieurs Smics devant moi, preuve des bons choix qu'ils ont toujours faits. « Excellente présentation, dynamisme, rigueur, ponctualité, sens du service, discrétion, capacité d'écoute et aisance relationnelle sont vos atouts, connaissances informatiques (Word, Excel, Internet Explorer) et anglais d'accueil exigés », disait l'annonce de recrutement.

Et ce beau soleil de début mars me rappelle que la vie continue de l'autre côté de la vitrine.

Catherine, ma supérieure hiérarchique, annonce qu'elle part en réunion. Excellente nouvelle. Je vais enfin pouvoir lire, si le caquetage ininterrompu de mes collègues, Laurence, l'autre hôtesse d'accueil, et Baidy, le vigile, m'en laisse l'occasion. À la manière dont j'ouvre ce livre sur mes cuisses, on pourrait se demander s'il ne renferme pas des photographies licencieuses. Des lèvres goulues aspirant des vits dressés ? Des culs bien ouverts pour pénétrations imminentes ? Non. Il ne s'agit que d'un livre. Un simple livre. Avec des mots dedans. On dit que la littérature n'est plus subversive. Pourtant, il suffit de crapahuter dans le monde du travail pour s'apercevoir du contraire : les livres ont beau se vendre à tous les coins de rue, ils demeurent dans certains lieux obscènes, répugnants, interdits. Ici, seuls sont autorisés les magazines, les journaux de petites annonces, la presse gratuite distribuée chaque matin aux salariés dans le métro, comme du pain aux pigeons. « Cela se feuillette », « paraît moins prenant qu'un livre », « semble moins prêter à conséquence », « ressemble moins à une occupation », « fait moins mauvais genre », dixit ma supérieure hiérarchique rapportant les propos de la Direction, « fait moins mauvais genre » !

D'ailleurs, l'arrière du comptoir d'accueil abrite une partouze géante de torchons, presse à scandale, journaux de petites annonces, programmes télévisés... La photo d'une star de la musique avec un autre homme que son légitime chevauche Mercure dans votre signe grâce à qui

vous allez affirmer davantage votre personnalité, qui chevauche un coiffeur de Beverly Hills révélant son secret pour obtenir des cheveux ultra-brillants, qui chevauche dix conseils pour se faire respecter à son travail et cinquante pour se sentir bien dans sa peau... C'est un soulagement lorsque mes collègues se plongent dans ces torchons. Un soulagement d'être enfin dans le silence. Seuls les commentaires rieurs de Laurence sur le ventre plissé d'une star vieillissante me ramènent encore à la réalité.

Mais je n'écoute pas. Je n'écoute rien. Je me ferme à tout. Impression de n'avoir entendu, ni parlé à personne depuis des heures. Envie d'oublier toutes les stupidités qui ont coulé dans mes oreilles, giclé de ma bouche, noyé chaque pore de ma peau. Sur mes genoux, un livre ouvert : Théophile Gautier raconte son Paris, de la monarchie de Juillet à la Commune.

Le chaperon revient déjà. Fini de respirer. Retour au garrot. À l'uniforme de l'hôtesse. Au sourire de l'hôtesse. À l'idiome de l'hôtesse. Je range brutalement le livre dans mon sac. Et entre deux appels téléphoniques que je transmets au poste 30 ou au bureau 10, je note sur mon calepin des idées, des phrases, des petits dessins, les mots qui me viennent, n'importe quoi, brève illusion de conjurer le temps, le vide, la mort et la bêtise.

« J'ai horreur de tous les métiers », clamait Rimbaud, « maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. » Ces mots ne me quittent jamais. J'ai vingt-sept ans. Je fais un master II de lettres modernes sur le poème d'Antonin Artaud, *Van Gogh le suicidé de la société*, et je travaille pour

payer mes études, depuis mes dix-huit ans. Réceptionniste, caissière, serveuse, animatrice pour enfants, ouvreuse de cinéma, de théâtre, barmaid, professeur de français, secrétaire, baby-sitter, manutentionnaire, veilleur de nuit, surveillante d'externat, et autres menus emplois encore, j'ai appris combien le travail aliénait. Combien en nous obligeant à nous pencher toute la journée sur des objets dérisoires, il nous mettait plus bas que terre. Et j'avais compris cela dès l'enfance, rien qu'en observant mes parents le soir à la maison, harassés et nerveux : le travail est la pire des excuses que se soit inventée l'homme pour s'empêcher de vivre. Et je ne veux pas vivre comme mes parents, trouver dans le salariat le moindre « accomplissement personnel », « respect de moi-même » ou « dignité ». Quels que soient les emplois que j'accepte, le mépris des « hiérarchiquement supérieurs » glisse sur moi comme autant de grâce regagnée sur le monde. Oui, contrairement à ce que les télévisions rapportent dans les chaumières honnêtes, je ne fais pas partie de cette jeunesse qui vit dans la peur d'« un avenir terni par la sombre perspective du chômage », mais de celle qui aurait tout en main pour ce qu'on appelle « réussir », hormis le cynisme ou la naïveté nécessaires.

— Lena?

— Oui, Laurence.

— Excuse-moi de te déranger...

Elle prend moins de gants quand elle critique ses collègues dans leur dos.

— Il faudrait faire la photocopie de ce document et la photocopieuse est...

— ... en panne.

— Oui, ça t'ennuierait de monter? Je dois finir ce que Catherine m'a...

— Pas du tout.

— Merci, c'est un document super important et...

— Pas de problème, Laurence, pas de problème.

J'évite l'ascenseur, l'escalier étant plus sûr pour échapper aux importuns. Personne dans la salle des photocopies. Tant mieux. Je me dépêche. Je n'ai aucune envie de faire la conversation. La photocopie du « document super important » — une circulaire sur les poubelles, je pousse un soupir — sort de la machine. Je redescends l'escalier en prenant mon temps. Mais une porte s'ouvre brusquement à un étage supérieur, me forçant à reprendre ma course.

... Qui chevauchent une méthode pour épiler ses sourcils selon la forme de son visage, qui chevauche les nouveaux seins qu'une « star » de la télévision exhibe sur la plage, qui chevauchent Marina la nouvelle étoile de la voyance qui vous fait des flashes précis pour neuf euros les dix minutes et quatre euros la minute supplémentaire, qui chevauche l'Argentine et le Yémen les deux nouvelles destinations tendance, qui chevauchent un matelas Mérinos avec un sommier deux places une cuisinière mixte Brandt et un meuble de rangement le tout pour cent soixante-dix euros à débattre...

— Tiens, Laurence.

— Merci, Lena, c'est super gentil d'être montée, Catherine m'avait demandé de...

Lorsque Catherine me soumet une tâche imbécile en insistant bien sur son importance ou qu'un visiteur claironne le nom d'un directeur influent avec qui il a rendez-vous, je me raccroche avec un quasi-désespoir aux mots des poètes. « Et il avait raison van Gogh », clame alors Artaud dans ma tête, « on peut vivre pour l'infini, ne se satisfaire que d'infini, il y a assez d'infini sur la terre et dans les sphères pour rassasier mille grands génies. » Laurence tourne une page de plus de son magazine et Baidy tente de ne pas s'endormir. « Et si van Gogh n'a pas pu combler son désir d'en irradier sa vie entière, c'est que la société le lui a interdit,

carrément et consciencieusement interdit. » Catherine rejoint un directeur de marketing près de l'ascenseur et ils discutent avec des airs de conspirateurs. « Il y a eu un jour les exécuteurs de van Gogh, comme il y a eu ceux de Gérard de Nerval, de Baudelaire, d'Edgar Poe et de Lautréamont. » Dans le hall, un visiteur nerveux fixe l'entrée comme s'il évaluait les moyens de s'enfuir. « Ceux qui un jour lui ont dit :

Et maintenant, assez, van Gogh, à la tombe, nous en avons assez de ton génie, quant à l'infini, c'est pour nous l'infini. » Laurence explique à Baidy, comme s'il en avait quelque chose à foutre, que la tendance est aux formes arrondies et aux subtilités végétales dans le mobilier design. « Car ce n'est pas à force de chercher l'infini que van Gogh est mort,

Qu'il s'est vu contraint d'étouffer de misère et d'asphyxie. » Le directeur de marketing salue un de ses col-

lègues, Catherine sourit à s'en rompre les maxillaires. « C'est à force de se le voir refuser par la tourbe de tous ceux

Qui, de son vivant même, croyaient détenir l'infini contre lui. » Dix-sept heures. Sésame. Dix-sept heures.

— Salut, Laurence! Salut, Baidy! À lundi!

— Non, moi je travaille pas lundi. Je te l'ai dit tout à l'heure.

— Ah? Qui travaille alors?

— Karima. Je te l'ai dit tout à l'heure!

— Ah? Oui, oui, bien sûr. Eh bien, à mardi alors, Laurence! Et à lundi, Baidy!

— À lundi, miss!

Je sors en courant avec une seule idée en tête : me débarasser le corps de ces heures pleines de vide. Monumentale, la Bibliothèque nationale se détache devant moi. Tout autour se déploient, impeccablement droites, les rues de ce nouveau quartier encore en chantier baptisé « Paris Rive gauche ». Étrange zone fantôme. Elle avait très bien reflété à elle seule les différentes étapes de tout développement économique : la plaine d'Ivry s'était urbanisée avec l'implantation des chemins de fer en 1840, son rattachement à Paris et les travaux d'Hausmann. Recouverte de fabriques et d'ateliers, elle avait connu un nouvel essor avec la seconde étape de la révolution industrielle. De grandes usines s'étaient alors installées là et avaient fonctionné jusqu'à la désindustrialisation de Paris à la fin des années 60. Tombé en disgrâce, le quartier s'était alors endormi et il avait fallu attendre les années 90 pour que les pouvoirs publics s'intéressent à nouveau à ce curieux triangle de

terre. Depuis, ont poussé la nouvelle Bibliothèque nationale, des bâtiments résidentiels et de bureaux, des bars et même un multiplex. Pourtant, comme dans ces villes nouvelles des années 80, la vie n'y est pas tout à fait revenue. Le temps semble s'être arrêté entre un passé décrété en ruine et un avenir plein d'une activité qui n'existe pas encore. Théophile Gautier, fervent partisan d'Hausmann, écrit dans ses articles parisiens : « Paris démoli est un livre tout à fait à l'ordre du jour [...] les îlots des maisons disparaissent comme par enchantement, des perspectives nouvelles s'ouvrent, des aspects inattendus se dessinent, et tel qui croyait connaître son chemin, s'égare dans des voies nées d'hier. » Au loin, les grues du chantier des Grands Moulins et de la Halle aux farines cisailent l'air. Une partie de l'université de Jussieu où j'étudie depuis maintenant six ans y sera bientôt déménagée. Je répète à haute voix pour moi-même : « s'égare dans des voies nées d'hier. » Le vent s'engouffre soudain dans mes cheveux. Les mouettes crient au-dessus de la Seine. Je lève les yeux sur le ciel pâle et hume l'air vicié de Paris, comme s'il était le plus pur du monde.

Vendredi 10 mars, 18 heures

Dix-huit heures sonnent à toute volée à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Malgré une circulation tonitruante, je traverse la place Maubert à pas lents, forçant les voitures à ralentir devant moi. À la terrasse du Métro, les trois petites vieilles vietnamiennes, installées comme chaque soir à la même table, dévisagent les passants en discutant, comme on délibère. Soudain, c'est moi qu'elles regardent. Je m'engouffre, comme on fuit, dans la rue Lagrange.

Devant la porte du supermarché qui s'ouvre et se referme au gré des passages, une SDF est assise. Elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Une tignasse en bataille sur les épaules, un pull mauve sale tiré sur un jean gris, elle regarde un chien uriner à quelques pas. Ce n'est pas la première fois que je la vois. Il y a quelques jours, elle était sur le boulevard Saint-Michel, parmi cinq autres SDF, elle était la seule femme du groupe. Nos regards se rencontrent, mais elle ne me voit pas. Machinalement, je fixe mon attention sur mon immeuble, un peu plus loin, rue des Anglais. Un immeuble de studios et de deux pièces pour célibataires où

des jeunes, des vieux, des entre-deux âges qui n'ont pas encore rencontré l'amour, l'ont perdu ou ne le cherchent plus, se côtoient sans se connaître. À peine échangeons-nous un bonjour discret dans les escaliers lorsque notre regard furtif tente de découvrir, derrière la porte qui s'ouvre, un peu de l'intimité de l'autre.

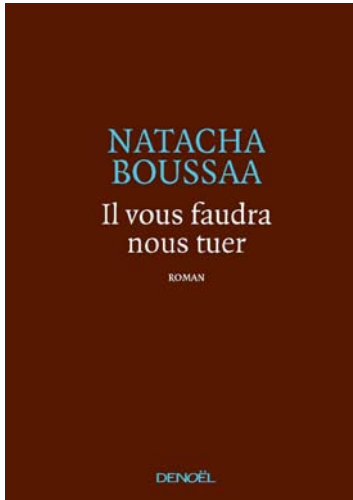
J'observe la fenêtre de mon studio au quatrième étage, comme si je m'attendais à y voir quelqu'un. Mais qui ? J'ai quitté Vincent en septembre, après quatre années de vie commune. Cinq mois sont passés, et je ressens encore de l'agacement. Agacement d'avoir vécu tout ce temps avec lui, malgré les idées qui nous opposaient. Agacement de m'être obstinée dans cette histoire dont j'avais tout de suite mesuré les impossibilités et l'inévitable issue. Pourtant, je devais bien l'admettre, aucune rencontre depuis notre rupture ne m'avait vraiment enthousiasmée. Paris et sa perpétuelle agitation entretiennent l'illusion que tout peut advenir. Mais la plupart du temps, il ne nous y arrive rien de plus que dans un village.

Je ferme la porte derrière moi. Murs blancs surmontés de poutres. Divan rouge comme un coquelicot ouvert dans une main pleine de sang. Table basse cahotant sous une tripotée d'étagères. Bureau anarchique submergé d'un fatras de feuilles, poussé devant la fenêtre. Coin cuisine avec toilettes et douche. Douze mètres carrés en tout et pour tout. Je laisse tomber mon sac et, en m'enfonçant dans le sofa, je prends peu à peu conscience de ma fatigue. Des bribes de conversations tenues autour de moi toute la journée m'assaillent. En ce moment je me refais tout

Composition CMB Graphic
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'imprimerie Floch
à Mayenne, le 2010
Dépôt légal : 2010
Numéro d'imprimeur : 75909.

ISBN : 978-2-207-10927-4 / Imprimé en France.

176820



Il vous faudra nous tuer

Natacha Boussaa

Cette édition électronique du livre
Il vous faudra nous tuer
de *Natacha Boussaa*
a été réalisée le 25/06/2010 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2010
(ISBN : 9782207109274)
Code Sodis : N44779 - ISBN : 9782207109298